Le Monde

TRIBUNE

Alain Cambier
Philosophe

Alain Cambier : « Le complotisme est un mal endémique en temps de pandémie »

Le seul rétablissement des faits ne suffit pas à invalider les thèses conspirationnistes. Il est nécessaire d'en démontrer « le dogme informulé », analyse le philosophe Alain Cambier dans une tribune au « Monde ».

Publié le 19 avril 2020

Tribune. A l'ère de la post-vérité, il n'est pas étonnant de voir fleurir le conspirationnisme, mais quand s'ajoute à ce contexte une crise sanitaire majeure, les thèses complotistes resurgissent avec encore plus de virulence. Le complotisme est un mal endémique en temps de pandémie.

Le confinement favorise l'expression des théories les plus délirantes sur les réseaux sociaux qui deviennent le refuge d'un monde parallèle uni par une défiance maladive. Ainsi, une pandémie atteint non seulement les corps, mais aussi les esprits, en les rendant alors incapables de discriminer le vrai et le faux. Lutter contre ce mal que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a appelé « infodémie » peut s'avérer cependant aussi difficile que le combat contre un virus inconnu.

Le « fact checking » ne suffit pas

Il peut sembler efficace de recourir au fact checking, mais cet expédient est-il suffisant ? Le rétablissement des faits est certainement une procédure thérapeutique nécessaire, mais qui souvent souffre de la confusion entretenue entre fait et événement. Un événement est de l'ordre du vécu, alors qu'établir un fait relève du connu et exige le respect de protocoles épistémiques. L'événement est ce qui advient au présent et nous suspend à notre avenir, alors qu'établir un fait – comme participe passé – suppose qu'il ait déjà eu lieu et que l'on puisse l'étudier avec suffisamment de recul.

Alors que l'événement sidère parce qu'il nous apparaît subjectivement comme un effet sans cause, objectiver un fait implique de restituer patiemment des relations causales entre différents états de choses. Un fait établi est voué à s'inscrire didactiquement dans une chaîne de documents, alors qu'un événement qui nous touche affectivement nous incite à élever des monuments. Bref, la démarche critique exigée pour transformer un événement en fait consiste à neutraliser la surcharge émotionnelle qu'il provoque : or la stratégie du complotiste est, au contraire, d'ajouter de la surprise à la surprise.

Dans le maquis des détails concrets dans lesquels un événement arrive, plus il y a une marge laissée au fantasme, plus il y a alors de chance de venir instiller un soupçon pathogène. En entretenant de façon pernicieuse l'état affectif qu'est la sidération, le complotiste maintient celui qui l'écoute dans un état d'hébétude qui empêche de transformer l'événement en fait et entrave tout effort de connaissance rationnelle.

La propension maladive à travestir les faits

Certes, le travestissement des faits objectifs peut relever de cette sourde volonté commune de ne pas se satisfaire de la réalité et qui nous fait broder sur elle. Ce penchant à déformer la réalité témoigne du *wishful thinking*, de cette préférence à configurer nos croyances sur le patron de nos désirs, fussent-ils malsains. On pourrait mettre cette attitude en parallèle avec celle de l'enfant qui se délecte de contes effroyables ou de celui qui fréquente le monde fictionnel des romans les plus noirs.

Il est vrai que l'incurie des pouvoirs publics favorise un sentiment de désarroi propice à toutes les extrapolations

Cependant, si l'hystérique peut prendre un malin plaisir à grossir le trait et le mythomane à donner libre cours à ses affabulations, reconnaissons que cette propension à l'hyperbole, face à un événement traumatisant, n'a plus rien de l'innocuité du plaisir de la lecture : on peut plutôt y voir une des formes de ce que les Allemands appellent *Schadenfreude* (« joie mauvaise »), c'est-à-dire ce sentiment de plaisir morbide que l'on peut éprouver en se réjouissant du malheur des autres, au point de surenchérir sur ce qui arrive. Il est vrai que l'incurie des pouvoirs publics à fournir non seulement des moyens préventifs contre la pandémie, mais aussi des données fiables pour que les citoyens puissent prendre la mesure exacte de la situation, favorise un sentiment de désarroi propice à toutes les extrapolations.

De l'endémie à l'épidémie

Mais, avec les complotistes, encore faut-il aller à la racine du mal, c'est-à-dire à l'intentionnalité obsessive qui les taraude. Il ne s'agit donc plus de pointer une simple propension à se raconter des histoires ou même un symptôme de vésanie, mais bien de diagnostiquer ici une volonté délibérée de fausser la prise en charge d'un événement pour faire passer des messages que jusqu'ici la décence obligeait à taire.

Comme l'avait déjà souligné Primo Levi, dans sa préface à *Si c'est un homme* [1947; Julliard, 1987], l'enjeu est bien ce *« dogme informulé »* que le complotiste cherche à imposer de toute force : *« Le plus souvent, cette conviction sommeille dans les esprits, comme une infection latente. »* Or quel est ce *« dogme informulé »* qui soudain est promu par le complotiste ? Rien d'autre que la xénophobie, l'antisémitisme et tous les stigmates de l'intolérance… Ainsi accuse-t-on pêle-mêle le virus d'être « chinois » ou le fruit empoisonné d'une « conspiration judéo-maçonnique », etc.

Le paradoxe est que, si le SARS-CoV-2 est un virus inconnu, les préjugés délétères que le complotisme s'efforce de répandre ne sont malheureusement que trop bien connus : l'« infodémie » à laquelle nous assistons est le symptôme d'une involution qui consiste à réactiver des préjugés archaïques. Chaque situation exceptionnelle – qu'elle soit due à des attentats ou une pandémie – devient alors le moment propice pour que ce mal endémique resurgisse et que, de nouveau, ces *« dogmes informulés »* soient érigés au rang de prémisses majeures de syllogismes paranoïaques, pour justifier des haines ciblées.

Toute thérapie est vouée à échouer contre le virus du complotisme si elle ignore le ressentiment viscéral qui innerve sa circulation. Pour Spinoza l'attachement scrupuleux à la vérité était déjà la condition de notre hygiène mentale : *« L'âme est soumise à d'autant plus de passions qu'elle a plus d'idées inadéquates. »* Même si les sciences ne fournissent que des « vérisimilitudes » – c'est-à-dire des vérités qui ne sont que probables et susceptibles de s'autorectifier –, leur apport est cependant capital pour garder raison. Face aux élucubrations toxiques, rappelons que le souci de la vérité fait partie intégrante du souci de soi.

¶ **Alain Cambier** est docteur en philosophie, chercheur associé au laboratoire « Savoirs, textes, langage » (STL Université de Lille), professeur chargé de cours à Sciences Po Lille et auteur de « Philosophie de la post-vérité » (Hermann, 2019).